

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						/					

# REVUE ECCLÉSIASTIQUE

---

RECUEIL DE DOCUMENTS

POUR LE CLERGÉ

Vol. I

15 AVRIL 1897

No 9

---

## DISCOURS DU SOUVERAIN PONTIFE AU SACRÉ-COLLÈGE

1 MARS 1897

---

**L**E témoignage renouvelé de vos affectueux sentiments fait revivre en Notre esprit le cours des dix-neuf années écoulées au milieu des sollicitudes quotidiennes du pontificat. Le poids en est lourd et le chemin a été long. Dieu seul voit et discerne si à la hauteur et à la durée de Notre ministère a dûment répondu de Notre part la fécondité des œuvres.

Mais s'il Nous a été donné d'accomplir quelque chose pour le salut des âmes qui attendent de Nous la parole de vie, rendons-en grâces tous ensemble au Seigneur qui par sa puissante et clémente vertu, est venu en aide à Notre insuffisance.

Vous venez de rappeler, monsieur le cardinal, l'unité de l'Église dont Nous fîmes le sujet de Notre Encyclique de juin. Nous en traitâmes longuement alors pour l'édification et la consolation des consciences catholiques. Mais en même temps, nous poursuivions tout particulièrement un autre but. C'était Notre intention

de faire pénétrer, Dieu aidant, les accents d'une si grande vérité dans le cœur de tous ceux de nos frères qui sont séparés de nous. En effet, la restauration de l'unité chrétienne, souverain but de l'Eglise et qui a été sans cesse vivement désirée par les Pontifes Nos prédécesseurs, est aussi le vœu le plus ardent de Notre âme, car l'esprit de charité enflamme toujours également l'Eglise du Christ. Bien ardue sans doute est l'entreprise, mais Dieu, qui peut tout, veille continuellement auprès des apôtres de sa vérité, pour bénir et féconder leurs labeurs. Nous souvenant, en outre, des merveilleuses grâces réservées à la prière confiante et constante, Nous sommes grandement encouragé à espérer, par les supplications que, dans un but aussi saint, des milliers d'âmes généreuses élèvent vers le Ciel de tous les points du monde chrétien.

Et, à en juger humainement par les faits humains, le caractère des temps présents est peut-être plus propre à alimenter qu'à éteindre l'espérance à ce sujet. Un mouvement d'union préoccupe, en effet, et dirige les générations actuelles. Les développements de la civilisation propagent partout l'homogénéité et l'harmonie des pensées, des mœurs, des aspirations. Parmi les peuples de race et de langage différents, séparés par des océans et des continents immenses, il s'établit un sentiment de fraternité que d'autres siècles n'ont pas connu. Pourquoi le Dieu bienfaisant, dont l'infinie sagesse tire le bien de toute chose, et même du mal, ne dirigerait-il pas et ne modifierait-il pas ces inclinations humaines au profit de l'unité prophétisée de la foi ? Nous n'avons pas d'autre intention que d'écartier un des obstacles à l'union désirée lorsque, naguère, Nous avons porté Notre jugement sur la valeur théorique des Ordinations anglicanes. Il s'agissait d'une chose déjà résolue avec autorité quant

à la substance. Mais il y a eu des hommes qui ont entrepris, ces dernières années, de la remettre en question. Des polémiques intempestives engendrèrent le doute, et le doute fomentait des illusions chez les uns, de la confusion et du trouble de conscience chez les autres. A vrai dire, pour faire cesser de tels inconvénients, il eût suffi de s'en tenir à l'interprétation ordinaire et loyale des jugements antérieurs.

Toutefois, afin de fournir, d'un côté, plus de lumière à ceux qui erraient de bonne foi, et pour couper court, de l'autre, aux tortuosités du sophisme, Nous décidâmes de recommencer l'examen des faits et des circonstances. Cette étude, entreprise d'après des documents irréfragables, a été longue, impartiale, soigneuse, comme on devait l'attendre du Saint-Siège dans une affaire d'aussi grande importance. Donc, si ces paroles pouvaient arriver à ceux des fils de l'empire britannique qui ne participent pas à notre foi, Nous voudrions les conjurer, par les entrailles de Jésus-Christ, de ne pas accueillir en leur âme des appréhensions non fondées et des soupçons ; mais de se persuader que la seule inflexibilité du devoir a dicté Notre sentence, laquelle n'est autre chose que l'énoncé sincère et définitif de la vérité.

A propos d'œuvres de concorde, vous venez aussi de Nous rappeler, monsieur le cardinal, ce qu'un zèle prudent Nous a conseillé de faire, il y a quelques années, relativement à Nos fils de France. Dans les mesures prises à leur égard, Notre but, qui était d'assurer les grands intérêts spirituels, planait au-dessus de la politique et de ses querelles. Ce que Nous avons et ce que Nous avons uniquement à cœur, c'est de bannir la discorde des esprits, qui est non seulement inféconde, mais nuisible à la cause de la religion et de l'Église. A cet effet, un simple conseil général eût été insuffisant et

---

inefficace ; il fallait le coroborer opportunément par des règles pratiques. C'est pourquoi, Nous indiquâmes le terrain constitutionnel et légal où chacun devait coopérer au bien commun, religieux et moral. Chez beaucoup, le bon sens et la bonne volonté secondèrent ces indications ; mais si la concorde était pleine et entière, si l'action était uniforme, quelle abondance de fruits n'en recueilleraient pas la France et l'Eglise ?

Dans un ordre de choses moins élevé, mais comme mesure utile aussi sous d'autres rapports, Nous signalons la restauration toute récente des salles Borgia du Vatican, si célèbres par la renommée des peintures de l'artiste de l'Ombrie qui a laissé empreintes les traces de son talent ici notamment et à Sienne.

L'art est uni par des liens indissolubles au christianisme, parce qu'il a trouvé dans la foi de nouvelles inspirations, ainsi que dans la protection généreuse de l'Eglise et des Papes. Le Vatican suffit à montrer par le fait la merveilleuse alliance de la vraie beauté avec la vraie religion

Que le Sacré-Collège reçoive la marque de Notre cœur reconnaissant et de Notre affection paternelle, dans la bénédiction apostolique que Nous accordons également aux évêques, aux prélats et à tous ceux qui sont ici présents.

---

## SUR LA ROUTE DE ROME

---

**L**E mouvement d'Oxford, ou des *Traités*, date de 1833.

Quelques années auparavant, avait eu lieu la révolution française. Les idées de réformes passèrent en Angleterre, s'emparèrent des esprits, et les Whigs arrivèrent au pouvoir.

On s'aperçut immédiatement par le *Bill des Réformes*, passé au parlement, qu'on en voulait à l'église Anglicane. On voulait en faire la servante de l'Etat : elle ne devait être ni plus ni moins qu'un corps politique de chrétiens, dont le gouvernement et la discipline seraient entre les mains de l'Etat. On alla même jusqu'à dire que des Comités parlementaires devaient reviser les livres de liturgie et refondre les articles de foi.

Les chefs de ce parti politique victorieux étaient opposés à l'existence même de l'Église.

De fait il y avait lieu de craindre sérieusement que ces réformes religieuses pussent se terminer par l'abolition immédiate et complète de l'Église établie. (Anglicane).

Dans cet état de choses, pendant que les autorités de l'église anglicane restaient impuissantes et inactives, s'éleva tout-à-coup une protestation générale des penseurs de toute nuance, sincères et ardents, prêts à défendre la cause menacée.

Il fallait se décider à prendre fait et cause *pour* ou *contre* la révolution.

Au milieu de ce bouleversement général se produisit ce mouvement religieux communément appelé : *Mouvement d'Oxford*, et qui comença par de généreux efforts faits pour défendre l'Église d'Angleterre contre les graves dangers qui la menaçaient alors.

C'est à Oxford, le 14 juillet 1833, que John Keble, prêcha son sermon sur « l'Apostasie nationale. »

Au nombre de ses auditeurs, était John Henry Newman, déjà renommé dans son collège, et appelé à jouer un rôle important dans le mouvement religieux qui prenait naissance ce jour-là.

Ce sermon mémorable était une protestation contre la suppression de dix évêchés anglicans, en Irlande,

laquelle suppression était faite, comme un défi lancé à l'opinion religieuse, par le parti politique des Whigs. C'était, en même temps, un appel à faire face ouvertement à ce nouvel état de choses, plein de dangers immédiats et imminents; à considérer comment il serait accepté par les chrétiens et les membres de l'Église; et à étudier les raisons et les intentions d'un pareil acte du parlement.

Il faut avouer que si le sermon de Mr Keble fut le premier mot d'ordre du mouvement, le premier pas en fut fait dans une petite assemblée tenue à Hadleigh. De cette assemblée, sortirent les *Traités pour les temps actuels*.

Ces traités étaient de courts écrits, dans bien des cas de simples notes, sur les grandes questions qui avaient provoqué si soudainement un si vif intérêt, et passionnaient les esprits. Ils étaient destinés à prémunir l'Église anglicane contre les empiètements du *Romanisme*; ils étaient écrits dans l'espoir de faire comprendre aux membres de l'Église d'Angleterre, la position alarmante dans laquelle elle se trouvait placée.

On peut dire que ces *Traités* furent la première manifestation publique du mouvement religieux.

Les trois premiers *Traités* sont datés du 9 septembre 1833. Le Dr. Newman, pour la très-grande partie, en était l'auteur. Mr. Keble, cependant, et un ou deux autres aidèrent à leur rédaction. D'autres écrivains, par la suite, offrirent aussi leur concours pour les différents *Traités* qui parurent.

L'année qui suivit l'assemblée de Hadleigh se passa sans aucun événement remarquable. Les *Traités* augmentaient régulièrement en nombre, et déjà, ils commençaient à créer de l'intérêt et à soulever les questions sérieuses. Mais ils n'étaient pas, il faut l'avouer, les moyens les plus puissants de gagner la sympathie en faveur du mouvement.

Le Dr Newman était alors vicaire de l'église de Ste-Marie d'Oxford, qui était aussi l'église de l'Université. C'était là qu'il prêchait régulièrement.

Entendre ses *lectures*, était un grand régal intellectuel et spirituel. Pendant que les auditeurs lisaient les traités et en conversaient entr'eux, ils entendaient les sermons, et ces sermons leur donnaient la signification, la raison d'être et la portée des Traités.

Ce qui jusqu'alors avait manqué à ce mouvement religieux, c'était l'approbation, la sanction de quelque autorité bien connue. Keble et Newman n'avaient encore qu'une réputation restreinte à l'enceinte de l'Université.

Aussi quand le Dr Pusey entra dans le mouvement en 1835, on salua son adhésion comme un gage de salut.

Son influence se fit immédiatement sentir. Sous sa direction, les *Traités* prirent un autre ton et une autre forme. Au lieu des écrits courts et incomplets parus jusqu'alors, les Traités 67, 68, 69, formèrent les trois parties d'une brochure de plus de trois cents pages. A partir de ce moment, les Traités devinrent des écrits sérieux et soigneusement préparés.

A peu près dans le même temps, le Dr Pusey écrivit son Traité sur le jeûne. Puis il publia son Traité élaboré sur le Baptême, lequel fut suivi de plusieurs autres, venant de la plume de différents auteurs.

De toutes parts, on s'écria que ces écrits et ces Traités des Pères, dans la foi anglicane, conduiraient les membres de ce mouvement à la foi catholique, sans qu'ils s'en rendissent compte.

Les premières menaces contre le mouvement se firent entendre en 1838. L'évêque du diocèse fit alors quelques reproches à propos des Traités. Mais comme l'évêque cependant n'exigea pas leur disparition, tout rentra dans l'ordre, et la tranquillité régna quelque temps.



L'année suivante, 1839, le Dr Newman fut sérieusement ébranlé dans ses vucs religieuses. Pour la première fois, des doutes commencèrent à s'élever dans son âme sur les inconséquences de l'anglicanisme.

Pendant qu'il lisait l'histoire des Monophysites, un ami mit sous ses yeux un article de Mgr Wiseman, sur « *les Prétentions anglicanes.* » Dans cet article, il trouva la clef pour résoudre la difficulté des Monophysites. Pour un instant, le voile fut levé et il comprit que *l'Eglise de Rome était après tout, dans le vrai.* Mais les ténèbres l'environnèrent de nouveau, et dégoûté de lui-même, il résolut de s'en rapporter aux seules lumières de sa raison.

Il ne fit connaître qu'à deux personnes ce malaise momentané de son âme. Mais il ne parlait plus avec la même clarté et la même confiance de la valeur de la position des anglicans.

Avant le mois d'août, 1839, il avait toujours condamné fortement l'Eglise Romaine : désormais, il n'attaqua plus Rome comme schismatique. Sa nouvelle doctrine était que *Rome était l'Eglise et nous aussi étions l'Eglise,* et qu'il n'était pas besoin de chercher laquelle des deux s'était le plus éloignée de la vérité apostolique.

Telles étaient les opinions qu'il émettait dans un article sur *la catholicité de l'église anglicane*, paru au mois de janvier 1840, lequel fut, pour ainsi dire, le premier fruit de la paix d'âme retrouvée.

De bonne heure en 1841, dès que parut le célèbre *Traité 90*, les soupçons et les alarmes qui, pendant longtemps avaient été étouffés parmi les représentants de l'autorité, éclatèrent enfin, et une tempête menaça les chefs du parti.

Ce *Traité 90* avait été écrit par le Dr Newman pour prouver que les articles ne sont pas en contradiction

avec l'enseignement catholique, mais qu'ils ne sont opposés qu'en partie aux dogmes catholiques et que pour la plus grande part, ils sont dirigés contre les principales erreurs de Rome.

Il écrivit de suite une lettre à l'Evêque, se disant prêt à se soumettre, mais en même temps, il défendait les *Traités* en général, le *Traité 90* en particulier, contre les attaques dont ils étaient l'objet.

Ce fut la fin de la controverse, en autant que le Dr Newman y était concerné.

\* \* \*

Entre les mois de juillet et de novembre de cette même année 1841, il reçut trois coups qui le terrassèrent. En traduisant St Athanase, les anciens doutes se réveillèrent. En lisant l'histoire des Ariens, il retrouva encore avec plus de clarté les vérités enseignées par l'Eglise primitive, et il était continuellement poursuivi de cette pensée « qu'après tout l'Eglise de Rome était « dans le vrai. »

Il était dans les souffrances de ce nouveau bouleversement d'âme, quand le second coup le frappa.

Les évêques, l'un après l'autre, dénoncèrent les *Traités*. Le Dr Newman reconnut une condamnation dans cette manière d'agir des évêques. Tout d'abord, il pensa à protester, mais découragé, il abandonna le projet.

Sous le troisième coup, il ne put garder le silence. Ce fut à l'occasion du célèbre évêché de Jérusalem. Il fit une protestation solennelle qu'il envoya à l'archevêque de Cantorbury, ainsi qu'à son évêque.

Dès ce moment, le Dr Newman s'abstint de plus en plus de prendre une part active dans le mouvement religieux. Avant tout, il lui fallait considérer les conséquences de sa manière d'agir, pour le parti nombreux

qui l'avait jusque-là reconnu pour chef, et qu'une décision importante de sa part pourrait briser et désorganiser. Quand la question romaine devint de plus en plus actuelle, son âme était déchirée par des attraites et des motifs, en conflit les uns avec les autres.

Il ne pouvait pas aller à Rome, « à cause des honneurs rendus à la Vierge Marie et aux Saints. »

Son grand désir était cependant une union avec Rome, comme Église à Église.

Pendant tout ce temps, il empêcha les autres de revenir à l'Église de Rome, pour plusieurs raisons. Quelques-uns, pensait-il, agissaient sous l'effet de l'excitation du moment ; d'autres encore avaient été confiés à ses soins par des amis ou des parents anglicans, il ne pouvait certainement pas aviser autrui de faire ce que lui-même ne se sentait pas le courage d'accomplir.

Un changement s'était fait dans le mouvement religieux, avec le cours des années. Des hommes plus jeunes et plus vigoureux s'y étaient adjoints. Ils mirent de côté les idées anciennes et y apportèrent les leurs plus nouvelles. Quand le Dr Newman eut presque complètement abandonné la direction du parti extrême, qu'il avait tenu jusque-là sous la contrainte, de suite ce parti vint plus résolument de l'avant, et afficha ouvertement ses tendances romaines.

Le Dr Newman avait résigné la position d'éditeur de la *Critique Britannique*, qui était passée dans les mains de Ward et d'Oakley. Cette Revue était le principal organe public par lequel Ward et Oakley imposaient leurs opinions au parti d'Oxford.

On peut dire que les écrits de Ward tendaient toujours à établir une comparaison entre l'église anglicane et l'église romaine. Et comme résultat général, cette comparaison devint de plus en plus favorable aux

réclamations de Rome, lesquelles étaient loin de perdre de leur force à fur et à mesure que les événements se succédaient.

En 1843, la Revue cessa de paraître, et fut remplacée par le *Moniteur chrétien*, dirigé par un parti plus modéré, celui de Pusey, etc.

Dans cette même année, 1843, le Dr Newman prit deux décisions bien importantes et bien significatives : au mois de février, il écrivit une rétractation de toutes les choses dures et pénibles qu'il avait dites ou écrites contre l'Église de Rome, et au mois de septembre, il donna sa démission comme curé de Ste-Marie d'Oxford, ainsi que de Littlemore.

La Revue Puseyite le *Moniteur chrétien* causa beaucoup d'excitation et d'alarmes parmi les partisans de Rome. Les susceptibilités de parti augmentèrent, et devinrent plus accentuées : on entendit parler de *guerres et de bruits de guerre*.

Ward se mit immédiatement à l'œuvre, et écrivit son fameux livre : *Idéal d'une église chrétienne*. Ce livre parut dans le mois de juin 1844, et de cette date au mois de décembre suivant, les autorités de l'Université n'en prirent aucune connaissance officielle. Un comité examina le livre. Un certain nombre de propositions alarmantes furent extraites de l'ouvrage et soumises à la Faculté tout entière.

Le 13 de février, la Faculté se réunit. Le livre de M. Ward fut condamné, et lui-même fut privé de tous ses degrés Universitaires.

Le jour de la condamnation de Ward et de son livre. (13 février 1845), marque la fin du premier acte du mouvement religieux en Angleterre.

Dès ce moment, on vit clairement ce que deviendraient un bon nombre de ces hommes vertueux, habiles et savants, qui avaient promis naguère d'être à jamais

parmi les plus vaillants serviteurs de l'église d'Angleterre.

Si, jusque-là, on avait pu avoir raison de douter dans bien des cas, s'ils resteraient dans son sein, ce doute n'avait plus lieu d'exister.

Briser les liens qui les avaient unis à cette église, et renoncer à leur ancienne allégeance, n'était plus qu'une question de temps.

Un signe infaillible montrait ce que feraient ceux qui avaient eu à lutter si péniblement et parfois si douloureusement pour garder leur fidélité à Dieu et à leur conscience ; d'un côté, on les invitait à venir ; de l'autre, on leur disait avec aigreur et mépris de s'en aller. Ce qui arriverait, n'était donc un secret pour personne.

Pendant l'automne, et l'année suivante, les amis dont les noms et la présence étaient connus et familiers à Oxford, disparurent et se retirèrent l'un après l'autre.

Dans le mois de septembre, (1845) Ward fut reçu dans l'église catholique. Au mois d'octobre, Newman demanda à son tour d'y être admis. Ensuite, Faber, Manning, Spencer, Oakley, Morris, et une foule d'autres suivirent.

\* \* \*

Il n'y a pas de pages plus tristes à lire dans l'histoire d'Oxford, que celles où est racontée la manière d'agir des autorités de l'université, envers les promoteurs de ce mouvement religieux.

Ce mouvement était dans le commencement un effort loyal et sincère pour servir la cause de l'église Anglicane. Son objet était clair et raisonnable. Ses efforts tendaient à exciter un zèle sincère et intelligent pour l'Église.

Ses promoteurs étaient des hommes savants, religieux, de mœurs austères et pures. Ils comprenaient parfaitement ce dont ils discouraient. Il n'était pas dans leur nature de se livrer aux critiques et aux questions pure-

ment spéculatives. C'étaient des hommes prêts à tout sacrifier, et à se dévouer eux-mêmes entièrement pour l'œuvre éminemment pratique du perfectionnement de la croyance et de la vie religieuses.

Quelques-uns ne pouvaient comprendre que des hommes si bien doués et si sensés pussent devenir catholiques.

Ils attribuaient cette démarche à un attrait insensé des pompes extérieures du culte catholique. Ils avaient continuellement à la pensée *le culte des images et l'adoration des saints*.

Le motif réel de leur détermination était quelque chose de plus sérieux et de plus grave.

Ces hommes qui eurent des doutes sur l'Église Anglicane, virent dans l'Église de Rome une théorie religieuse solide, logique et conséquente avec elle-même, née non pas d'hier, ni d'aujourd'hui, en pleine opération, et produisant à chaque instant, dans la pratique, des fruits merveilleux.

Ce qui les détermina encore à ce pas décisif, ce fut la vue de ces sacrifices, de ces dévouements innombrables produits dans l'Église de Rome par les hommes et les femmes de toutes les conditions et de tous les états : le clergé qui renonce aux joies du foyer et de la famille, ces armées si bien organisées de femmes qui abandonnent les douceurs de la vie conjugale pour se livrer aux grandes œuvres de charité et de miséricorde, enfin l'abandon si volontaire et si résolu du monde et de tous ses attrait pour les austérités du cloître et de la vie religieuse.

Ces hommes aux ardeurs héroïques, aux aspirations si élevées, ne trouvant en Angleterre que des exemples ordinaires et modestes de vertus chrétiennes, durent aller satisfaire leurs désirs à Rome, où se trouve l'Église du Christ, bâtie sur le roc.

---

## L'ÉGLISE DANS L'HISTOIRE

---

### I

UN nombre des facultés qui ornent l'esprit humain, agrandissent son domaine et fortifient son action, il faut compter la *Mémoire* qui, victorieuse du temps et de l'espace, reporte l'homme aux jours éloignés de son enfance pour lui retracer fidèlement les phases les plus variées de sa vie, en même temps qu'elle lui fait connaître, dans leur enchaînement logique, les faits qui constituent son existence, et qu'elle garde toujours présents à sa pensée, les noms de ceux qui, par leur concours ou leur résistance, lui ont servi d'aide ou se sont posés comme obstacles dans la voie du bonheur.

Servant de base à ses calculs, modératrice de ses projets et de ses ambitions, posant les prémisses de tous ses raisonnements pratiques, la mémoire donne à l'homme dans une large mesure, cette maturité du jugement, cette sagesse de conduite qui, prenant le passé pour point d'appui, étudie l'avenir avec une sorte de certitude pour en dérouler les mystérieux replis, et régler ensuite sur cette connaissance ses démarches les plus sérieuses.

Fille de la mémoire, l'expérience fait ainsi de tout homme un philosophe et un sage, et toutes deux s'entendent pour briser les chaînes qui retenaient son intelligence captive, et lui communiquer une vie qui ne soit plus d'un instant, ne se renouvelle pas à chaque jour, mais s'étende, par la réalité des jouissances, à son passé que tout lui rappelle, à son présent que tout lui explique, jusqu'à son avenir que tout lui fait prévoir, et soit en même temps retenue dans la plus belle unité morale et intellectuelle. Or, ce que la *Mémoire* est à chacun de nous, l'*Histoire* l'est à l'*Humanité*.

Gardienne jalouse des traditions et des monuments, conservant pour le transmettre avec exactitude, le souvenir des hommes et des choses, messagère de l'antiquité, elle nous fait remonter avec elle jusqu'à l'origine du monde pour assister à sa création et le suivre dans toutes ses voies et ses dérivations.

Aussi active et féconde que sérieuse, cette science, non contente de déployer sous les yeux ravis de son disciple le panorama splendide des siècles disparus, lui en explique le jeu, la structure, le mécanisme, lui indique les véritables points de vue auxquels il lui faut se placer pour ne rien perdre d'un tel spectacle, le contempler dans son ensemble, sans en négliger les parties accessoires.

Bien plus, donnant à l'homme la gravité de la conduite, la rectitude de la pensée, la prudence des conseils avec la connaissance de ses semblables, elle joint à toutes ces faveurs un véritable don prophétique qui lui permet de conjecturer les événements qui se préparent, et après avoir accompagné les peuples dans la route qu'ils ont suivie, de devancer leur course et de prédire leur grandeur et leurs triomphes, leur décadence et leur ruine.

Sans l'histoire, vivant, comme dit Cicéron, dans une puérité continuelle, nous serions comme ces pauvres malheureux que l'infirmité prive de la mémoire, et qui, se trouvant circonscrits par les bornes étroites du temps et du lieu où ils existent, demeurent dans une pénible ignorance de tout ce qui les a précédés comme de tout ce qui les environne. Tandis qu'elle agrandit l'esprit, orne et rectifie l'intelligence, apprend à faire le discernement des hommes, de leurs vertus et de leurs vices, de leurs passions et de leurs intérêts, de leurs tendances et de leurs aspirations.



Elle ouvre tous les pays et tous les siècles pour nous y faire entrer en commerce intime avec tout ce qu'il y eut jamais d'hommes illustres, et mettre sous nos regards toutes leurs grandes actions et leurs plus mémorables entreprises.

Ce n'est donc plus seulement l'existence personnelle qui se fait tout entière présente par la mémoire, c'est le genre humain lui-même qui se laisse apercevoir dans toute la variété de ses évolutions, et celui qui se donne la joie de le contempler semble commencer avec le temps pour ne finir qu'avec lui.

Ancien comme le monde, mais bien plus grand par une âme immortelle et libre, il devient contemporain de toute l'humanité, le témoin de tous les événements, le spectateur anticipé des grandes choses de l'avenir.

Par le secours des traditions, il ouvre les tombeaux, ressuscite les morts, reconstruit les monuments ; le vol rapide et majestueux de sa pensée le promène par l'immense univers, et son regard, brillant d'une mystérieuse clarté, plonge jusque dans le sein de l'éternelle lumière pour y découvrir le nœud et la solution des problèmes que la terre lui pose.

L'intérêt qui s'attache à ces vastes et sublimes contemplations n'est pas d'ailleurs le seul ni même le principal fruit que produise l'histoire, et ces grands noms qui nous rappellent des hommes rendus fameux par leur courage ou leur génie font plus qu'exciter dans l'âme une curiosité stérile et un enthousiasme éphémère. Les exemples agissent sur le cœur autrement que les plus fortes leçons, et l'*Histoire* ressemble à un précepteur habile qui, tout en s'efforçant de nourrir l'intelligence de son élève, s'applique surtout à former et tremper son caractère, en lui proposant pour modèles ceux dont la vertu et la sagesse ont ceint le front d'une glorieuse auréole.

« *L'Histoire*, nous dit Fénelon, nous montre les grands  
« exemples, et fait servir les vices mêmes des méchants  
« à l'instruction des bons ; elle débrouille les origines et  
« explique par quel chemin les peuples ont passé d'une  
« forme de gouvernement à une autre. C'est ainsi que  
« l'étude de l'histoire, fondée sur les principes de la  
« vraie philosophie, élève l'homme au-dessus de lui-  
« même et des choses de la terre, lui inspire l'amour de  
« la sagesse et le mépris de la fortune, fortifie son âme,  
« la rend forte contre les épreuves de l'adversité, capable  
« des plus grandes résolutions, et la remplit enfin de  
« cette magnanimité solide et véritable qui fait le héros. »

Contenant un fond inépuisable de science et de philosophie, l'histoire devient la première école du genre humain ; elle offre à l'esprit un aliment toujours fécond, toujours renaissant, l'obligeant à saisir la vérité des caractères, à faire l'analyse et la synthèse des faits, à suivre les causes jusque dans leurs effets les moins apparents, et à retirer de cette source abondante un véritable trésor de précieux enseignements.

N'y a-t-il en effet dans l'histoire autre chose que des personnages aux œuvres plus ou moins éclatantes, que des peuples à la vie plus ou moins tourmentée ? n'y voit-on pas au contraire l'humanité elle-même qui s'avance à travers les siècles et dont la course est soutenue, entravée ou précipitée au milieu d'événements qui tous se lient et s'enchaînent dans une filiation étroite et normale ?

Un trône qui s'élève sur le flot des acclamations populaires ou qui croule sous le poids des révolutions ; un peuple qui se groupe ou se disperse ; des nations qui s'entrechoquent, se broient et s'éteignent dans des fleuves de sang ; une ville fondée par un seul et qui devient la reine de l'univers ; tant de faits étranges, de catastro-

phes épouvantables, de progrès merveilleux, de triomphes, de défaites ; et ces conquérants fameux qui promènent leur gloire à travers le carnage et la mort ; et ces longues trainées de captifs, laissant derrière eux des cités désertes, des champs sans culture pour aller, durant de longues années, pleurer sur des rives étrangères ; et ces hordes de barbares dont les légions innombrables semblent surgir de terre, et qui balayant tout sur leur passage, font disparaître les empires au milieu d'effrayants désastres, voilà sans doute une épopée grandiose mêlée de drames pleins de terreur et de sang. L'âme émue contemple dans l'étonnement. Mais l'esprit ne cherche-t-il pas instinctivement à scruter ces profondeurs ; ne demande-t-il pas à descendre au fond de ces abîmes pour y découvrir les conseils pervers de l'ambition humaine ; à remonter ensuite à la connaissance des desseins de Dieu, appliquant aux peuples les règles d'une justice inexorable qui les fait grands et prospères, ou misérables esclaves-suisant qu'ils veulent être dans la main qui les dirige, des instruments dociles ou rebelles, et que dans leur sein la vertu est en honneur ou que le vice règne en tyran.

Car les nations, comme telles, n'ont rien à attendre d'une autre vie ; en ce monde elles reçoivent la récompense ou le châtement mérités ; le progrès ou la décadence, la prospérité ou les malheurs temporels ne sont que les exécuteurs d'une sentence portée du haut de son trône de justice ou de miséricorde par CELUI qui règne dans les cieux et qui tient dans sa main les empires.

Mais cette sentence doit avoir son écho parmi les peuples, pour les rendre dociles à la voix d'aussi grandes leçons et l'*Histoire* investit l'homme, pour cette fin d'une véritable magistrature. Devant ses yeux elle dépose par ordre les pièces d'un procès qui se renouvelle sans

cesse, et juge intègre, il doit prononcer un verdict qui n'est que le jugement de Dieu en première instance sur les hommes et les événements.

On dit que chez les Chinois, un tribunal, institué dès le commencement de leur monarchie, et composé de plusieurs juges, est chargé de recueillir les actions et les discours des souverains et des princes pour les transmettre à la postérité. Chacun des écrivains observe et consigne dans le secret ses observations, puis les feuilles sont jetées pêle-mêle dans une cassette qu'on n'ouvre qu'à la fin de la dynastie régnante. Ces notes sont alors rassemblées, confrontées, discutées et servent à formuler sur les souverains disparus, une appréciation authentique et finale.

Ce qui a lieu pour le Céleste-Empire, l'histoire le fait en général pour toutes les nations. De son burin exact et puissant, elle grave dans la conscience humaine plus profondément que sur l'airain et le marbre, la louange ou le blâme, la gloire ou le deshonneur qu'elle décerne, par des arrêts sans appel, à ses héros ou à leurs exploits.

Ayant toujours été à la hauteur d'un véritable élément social par la crainte qu'elle inspirait de ses jugements, l'Histoire était, même dans l'antiquité païenne, vénérée comme une déesse ; elle avait ses temples, ses autels et ses sacrifices, et les grands noms d'Hérodote, de Xénophon, d'Homère et de Thucydide ne rappellent que les plus illustres d'entre les pontifes qui offrirent l'encens et les victimes au pieds de la divine *Clio*.

## II

Cependant le paganisme ne pouvait pas concevoir la vraie science historique.

Les ténèbres profondes dans lesquels étaient plongés

les nations assises à l'ombre de la mort ne laissent à leurs génies aucun flambeau pour éclairer leur marche, et leur permettre d'apercevoir et de suivre la trame secrète des événements qu'ils devaient raconter.

Ce n'est pas quand l'homme se traîne misérablement dans la fange d'un matérialisme grossier, que son intelligence obscurcie ne reconnaît que les divinités façonnées de ses mains, qu'il peut s'élever jusqu'à la première cause morale de ce qui arrive parmi les hommes; égaré dans un labyrinthe inextricable, il ne tient pas dans sa main le fil qui pourrait le guider dans ces sentiers tortueux et le conduire à la lumière.

Ne trouvant plus Dieu dans l'histoire, il y voit encore moins sa puissance, sa sagesse, sa justice dans les traits si éclatants qu'elle en dessine, et qui restent cachés pour lui; s'attachant à la brutalité des faits épars, et croyant à une simple connexion fatale, il ne saurait les grouper, les unir, les lier étroitement, pour s'élever ensuite au-dessus de la terre, au-dessus de lui-même, jusqu'à l'idée d'une Providence attentive qui gouverne tout, non seulement « chaque homme par une action particulière, « non seulement chaque peuple, mais la totalité du « genre humain par une action constante et publique. »

Etranger à la révélation positive dont il avait laissé disparaître la trace ou dénaturer le sens, le génie païen pouvait encore moins pénétrer et comprendre cet ordre supérieur auquel l'homme est élevé; cette fin que ne comportait pas sa nature, que la munificence de Dieu lui assigne, et vers laquelle toutes choses doivent tendre en ce monde.

L'Histoire, dit S. Augustin, est comme une révélation de l'action de Dieu sur l'Humanité; les choses qu'elle traite étant consommées, sont rangées par elle dans l'ordre des temps dont Dieu lui-même est le gardien et l'administrateur.

« C'est ainsi, conclut Bossuet, que Dieu règne sur tous les peuples. Ne parlons plus de hasard et de fortune ; ou parlons-en seulement comme d'une chose dont nous couvrons notre ignorance. Ce qui est hasard à l'égard de nos conseils incertains est un dessein exécuté dans un conseil plus haut, c'est-à-dire dans ce conseil éternel qui renferme toutes les causes et tous les effets dans un même ordre. De cette sorte tout concourt à une même fin. »

L'Histoire doit donc nous montrer Dieu gouvernant le monde par sa Providence, et le monde s'agitant librement sous sa main.

A ce cachet que l'on peut appeler surnaturel, qui appartient à la science historique et que l'infidélité ne pouvait saisir, il en faut joindre un autre non moins essentiel et qui en découle comme la conséquence de son principe.

Pour le païen, l'Histoire n'offre qu'une série disparate de tableaux magnifiques, sans doute, et parfaitement étiquetés, mais dont la collection ne forme pas ensemble ; on y voit bien apparaître tour à tour des portraits de grands hommes, des descriptions entraînantes, des nations qui s'étendent, d'autres qui succombent, mais où trouver la chaîne qui retient dans une dépendance intime tous ces noms et ces récits. Cependant bien comprise, et envisagée dans ce qu'elle a de grand et de noble, l'Histoire est la recherche de la vie même de l'Humanité ; c'est donc une science universelle par excellence, qui n'exclut rien de son domaine, et par laquelle tout se rapporte à une loi d'unité dont Dieu lui-même est le gardien, et qui préside à la marche et à la conduite du monde. Reflet d'une perfection divine, cette loi d'unité exige que non seulement les faits se produisent par un enchaînement étroit et logique dans l'ordre de leur

succession mais encore que dans leur généralité, ils se rapportent tous et toujours à un centre commun vers lequel tout converge et duquel tout doit dériver comme d'un unique foyer.

Car, il en est du monde des intelligences comme de l'univers où les astres, les planètes s'agitant chacun dans leurs révolutions respectives, gravitent tous autour d'un même centre unique, et cela pour maintenir un ordre d'équilibre dont la rupture produirait le néant.

Enfin, ce qui est par-dessus tout indispensable à l'histoire et dont l'absence plus ou moins complète est manifeste dans les annales païennes, c'est la *vérité*, qui doit en être la substance et le principal objet. C'est-à-dire que non seulement elle a le devoir de nous retracer avec exactitude les portraits et les caractères des hommes, la préparation, les circonstances et les suites des événements, mais encore qu'elle a pour mission spéciale de nous initier à la connaissance de la vérité elle-même, de ses développements, de ses progrès comme de ses obscurcissements et de ses éclipses plus ou moins générales. L'histoire doit être sincère comme récit, et faire connaître la marche ascendante de la vérité chez les peuples qui l'ont acceptée, les aberrations profondes qui ont été le crime, le châtimeut et la perte de ceux qui n'ont pas su la conserver.

Et cette vérité, dont nous suivons par l'histoire les progrès dans l'éducation, les lois et le culte des différents peuples, doit s'entendre de la loi naturelle et des principes primordiaux inscrits au fond de l'âme par le doigt du créateur, et aussi dans un ordre plus élevé, des connaissances communiquées surabondamment par l'effusion miséricordieuse du Rédempteur comme surcroit de lumière nécessaire à notre foi surnaturelle.

Pour que l'histoire atteigne pleinement le but qui lui

est propre, pour qu'elle nourrisse l'intérêt, qu'elle offre à notre méditation de solides leçons et de grands exemples, et qu'elle nous anime à juger sainement les hommes et les événements, il lui faut donc revêtir ce triple caractère du surnaturel, de l'unité, et de la vérité sans quoi elle n'est plus qu'un vain récit dépouillé de toute grandeur et de véritable utilité.

### III

Mais comment chercher pour l'histoire ce sommet du haut duquel il puisse, dominant le monde, pénétrer les desseins de Dieu pour en suivre sur la terre la merveilleuse exécution ? où trouver pour le tenir en sa main l'anneau caché auquel tout se relie, et qui lui permette de ramener à une véritable unité tout ce qui arrive parmi les hommes, et surtout comment pourrons-nous suivre, sans crainte de nous en écarter, la route parcourue par la vérité depuis ses premières manifestations jusqu'à ces clartés ineffables qu'elle fait aujourd'hui briller sur les nations ?

Le maître va vous répondre.

L'aigle, s'élevant au-dessus de son aire, monte d'un vol puissant et rapide jusqu'à ces régions lumineuses où, planant majestueusement, il fixe de son regard le soleil lui-même comme pour en dérober les rayons ; de là sa vue perçante embrassant l'univers qu'il semble couvrir de son envergure, il contemple tous les horizons et ramenant tout à une synthèse qui ne laisse rien distraire, il adresse au monde émerveillé ces solennels oracles !

« Dieu tient du plus haut des cieux les succès de tous  
« les royaumes ; il a tous les cœurs en main ; tantôt  
« il retient les passions, tantôt il leur lâche la bride, et  
« par là il remue tout le genre humain. Veut-il faire des



« conquérants ? il fait marcher l'épouvante devant eux,  
 « il inspire à eux et à leurs soldats une hardiesse invin-  
 « cible. Veut-il faire des législateurs ? il leur envoie son  
 « esprit de sagesse et de prévoyance, il leur fait préve-  
 « nir les maux qui menacent les états, et poser les fon-  
 « dements de la tranquillité publique. Il connaît la  
 « sagesse humaine, toujours courte par quelque'endroit,  
 « il l'éclaire, il étend ses vues, et puis il l'abandonne  
 « à ses ignorances ; il l'aveugle, il la précipite, il la  
 « confond par elle-même, elle s'enveloppe, elle s'embar-  
 « rasse dans ses propres subtilités, et ses précautions lui  
 « sont un piège. Dieu exerce par ce moyen ses redouta-  
 « bles jugements selon les règles de sa justice toujours  
 « infailible. C'est lui qui prépare les effets dans les  
 « causes les plus éloignées et qui frappe ces grands  
 « coups dont le contre coup porte si loin !

Le règne de Dieu sur les peuples, voilà donc, d'après Bossuet, la clef du mystère, la pensée qui comme un phare brillant doit servir de guide à l'histoire. Et comme ce règne se manifeste par la Religion qui vient de lui, qui est dépositaire de ses enseignements et l'interprète de sa volonté, l'histoire de la Religion doit être la vraie base de l'histoire de tous les peuples. Cette Religion elle-même, prenant l'homme à son apparition sur la terre pour le suivre jour par jour au travers des révolutions jusqu'à l'heure présente, devient comme le grand courant de l'humanité; tout sort de là, tout y retourne en sorte que son histoire n'est pas celle d'un pays ou d'une nation, mais bien celle de la totalité des peuples que leurs annales particulières doivent rattacher à la grande famille dont ils sont sortis.

Et comme il faut admettre l'uniformité substantielle de la Religion dans les différentes périodes traversées par l'humanité, il reste à conclure que le christianisme

existe depuis la création, que l'Eglise catholique remplit tous les siècles précédents par une suite qui ne peut lui être contestée, et que sa mission a toujours été de réunir dans son sein tous les hommes pour les élever à Dieu, en faisant rejaillir jusque sur le berceau de l'humanité la grâce du calvaire ; qu'elle est vraiment le grand objet des conseils divins, le terme auquel doivent se rattacher tous les faits politiques ou sociaux.

Durant sa période de préparation, les épreuves du peuple juif, les monarchies des assyriens, des perses et des mèdes, aussi bien que celle des grecs et l'unité romaine font partie du plan providentiel ; de même que depuis son établissement définitif la chute des Césars, la formation de nouveaux empires et les révolutions qui ont bouleversé les peuples modernes servent à l'exécution des mêmes desseins. Les deux courants qui amènent à Jésus-Christ l'humanité, c'est-à-dire le judaïsme et le Gentilisme, se confondent au pied de la croix pour reprendre leur course sous deux noms nouveaux, la foi et l'erreur, mais l'Eglise demeure ce qu'elle a toujours été, le principe et la fin de tout ce mouvement. « Née « avec le monde, dit un converti célèbre, cette sainte « Religion, traverse les âges, et malgré les efforts de l'en- « fer, elle durera jusqu'à la fin des temps. C'est le roc « antique devant lequel passent toutes les générations.

« Inébranlable sur sa base, il regarde tranquillement « les vagues du siècle qui, dans leur fol emportement « veulent le briser, se brisent elles-mêmes et s'en vont « en poussière (Drach). »

En faisant de l'Eglise l'âme du monde, l'histoire peut atteindre par ses conceptions les hauteurs surnaturelles ou les brouillards se dissipent, et d'où elle peut apprécier et juger les choses de ce monde, et l'Eglise pour elle se montre au milieu des nations comme un fleuve géant

qui, descendu des montagnes, coule à travers les plaines qu'il fertilise par l'abondance de ses eaux, tout en appelant à lui les ruisseaux et les torrents dont il va jeter les ondes avec ses flots dans les abîmes de l'Océan.

Quand l'histoire, loin de faire abstraction de l'Eglise, la regarde comme le grand objet qui doit la préoccuper constamment, elle ne nous promène pas au milieu des champs couverts de ruines, où l'on n'apercevrait que des édifices à moitié détruits, des statues renversées, des colonnes brisées, en un mot des matériaux épars, disparaissant avec leur richesse sous le sable et les décombres; elle nous introduit dans un temple dont l'immensité recule les proportions jusqu'aux limites de l'univers; ses fondements solidement assis sur le rocher portent des murs qui s'élèvent jusqu'aux cieux pour y élancer la croix avec les aspirations humaines; édifice plein d'harmonie dans lequel chaque pierre concourt à la majesté de l'ensemble, dont rien n'est exclu et qui montre sur les marches du pavé, sur le piedestal de ses statues, dans les inscriptions de ses tombeaux, dans ses mosaïques et ses fresques tout ce qui s'est accompli parmi les hommes en faveur de l'Eglise ou pour la combattre.

« Dans l'histoire de l'Eglise on voit figurer dans un  
« ordre merveilleux les œuvres de l'esprit de vérité et  
« les œuvres contraires de l'esprit de mensonge; on  
« découvre les mobiles, on assiste aux innombrables  
« péripéties de ce grand combat qui a commencé avec le  
« premier homme et qui ne finira qu'au dernier jour  
« du monde. L'histoire de l'Eglise c'est l'histoire de l'hu-  
« manité, mais illuminée par l'autorisation manifeste de  
« la Providence. Là donc paraissent tout ce que l'hu-  
« manité a compris de plus grand, tout ce qu'elle a pro-  
« duit de plus beau tout ce qu'elle a voulu de plus saint,  
« tout ce qu'elle a cru de plus insensé, tout ce qu'elle a

« entrepris de plus coupable, tout ce qu'elle a essayé de  
« plus pervers ; la doctrine de lumière avec ses saints et  
« ses fidèles, la doctrine de l'erreur avec ses grands hom-  
« mes et ses esclaves, les tentatives multiples et la sanglan-  
« te victoire des fils de Satan, les entreprises sublimes, les  
« héroïques résistances, les triomphantes défaites des  
« enfants de Dieu (Louis Veuillot).

Par l'histoire de l'Eglise, nous apprenons tout ce qu'elle a fait pour les hommes, mais aussi toutes les luttes qu'elle a dû subir, tous les obstacles qu'elle a dû renverser, toutes les accusations dont elle a été l'objet, mais plus on l'étudie et plus elle commande notre adoration et notre amour, et surtout plus on est avec elle certain du triomphe définitif que le Christ, son époux lui réserve comme accomplissement de ses divines promesses.

## LES HORREURS D'ARMENIE

UN prince russe, qui vient de traverser l'Arménie et s'est arrêté huit jours à Constantinople, raconte les atrocités commises par les Turcs, lors des massacres Arméniens.

Rien, a-t-il dit, ne peut donner une idée des scènes abominables, des monstrueux carnages auxquels on assiste. Plus de trente mille enfants, garçons et fillettes, ont été assommés ou égorgés. De ci de là, des têtes, de petites mains, jetées sur le sol, des caillots de sang partout, des ruines encore fumantes ou des pans de murs noircis par la fumée.

Une impression d'horreur vous saisit au passage, vous obsède et vous poursuit. Ici, un Arménien a été lié sur un escabeau, les mains derrière le dos. Ses trois petits enfants, affolés d'épouvante, poussant des cris de ter-

reur, ont eu la tête tranchée *sur la cuisse de leur père*. Le genou sur lequel ils avaient coutume de s'asseoir pour jouer leur servait de billot.

Et quand le supplice fut achevé, un des sujets d'Abdul-Hamid coupa d'un coup de sabre les deux mains du père qu'étouffaient les larmes et les agitant joyeusement en l'air, il criait : « Pieds de cochon à vendre ! »

Dans la plupart des vilayets, les musulmans ont entermé debout des jeunes filles vivantes de 15 à 20 ans. La tête seule émergeait, et sur cette tête ils renversaient une de ces corbeilles en osier tressé dans lesquelles se porte le pain ; ils y renfermaient des rats et des guêpes, puis enfonçaient la corbeille dans la terre de façon que les rats ne pussent la renverser. »

Telles sont, dit la *Croix*, les amusettes que les puissances européennes ont, hélas ! tolérées.

---

## CONSULTATIONS

---

### DE ORATIONIBUS ET SEQUENTIA IN MISSIS DEFUNCTORUM

DÉCRET DU 20 JUIN 1896

(*Revue ecclésiastique* de Valleyfield, No 5, p. 89 ; — *Ordo* de la Province de Montréal, 1897, p. 4).

RÉPONSE A M. LE CURÉ DE S. M.

---

1o Le titre montre qu'il s'agit seulement de régler ce qui concerne le nombre des oraisons et la récitation de la prose *Dies iræ* dans les messes de *Requiem*, et non pas d'énumérer ou de changer les jours où, d'après les rubriques et les décrets, ces messes peuvent être lues ou chantées.

2o Notre décret n'est guère que le développement d'une rubrique du missel, dont voici la teneur : « 3o In die com-

« memorationis omnium defunctorum, et in die depositionis,  
 « et in anniversario defuncti, dicitur una tantum oratio ; et  
 « similiter in die tertia, septima, trigesima, et quodcumque  
 « pro defunctis *solemniter* celebratur ; in aliis missis plures,  
 « ut de feriis et simplicibus dicitur infra. — 4o) Sequentia  
 « pro defunctis dicitur in die commemorationis omnium fide-  
 « lium defunctorum, et depositionis defuncti, et quodcum-  
 « que in missa dicitur una tantum oratio ; in aliis autem  
 « missis pro defunctis dicatur ad arbitrium sacerdotis. »

(*Rubric. general. missalis ; tit. V : De missis defunctorum,*  
*n. 3 et 4).*

3o Que faut-il entendre par cette *missa solemniter celebratu*, mentionnée par la Rubrique ? — Doit-elle être chantée ? — Oui ; jamais aucun doute ne s'est élevé sur ce point. — Suffit-il qu'elle soit chantée ? — Les anciens liturgistes exigeaient généralement quelque chose de plus, par exemple : la présence du diacre et du sous-diacre, un certain concours de fidèles, etc. Depuis une quarantaine d'années, la Sacrée Congrégation des Rites, répondant à des questions venues de différents endroits, entr'autres de Québec, regardait pratiquement comme solennelle toute messe chantée de *Requiem*. Notre décret nous fournit une interprétation définitive, en déclarant qu'une grand'messe de *Requiem* est solennelle, toutes les fois qu'elle forme une seule fonction liturgique avec l'office des morts célébré sous le rite double, et que pour cette raison elle participe à ce même rite. Si l'office est du rite simple, la messe qui lui correspond n'est pas solennelle, quelle que soit la pompe extérieure dont elle est environnée.

4o Dans quelles circonstances l'office des morts doit-il être chanté ou récité *sub ritu duplici*, en disant les antiennes entières avant et après les psaumes ?

(*Vid. Rituale Romanum, tit. VI, cap. 4 : Officium defunctorum ; — Breviar. : Officium defunctorum*).

a) Le 2 novembre ; — b) Le jour ou quasi-jour de la mort ou de l'enterrement ; — c) Les 3e, 7e et 30e jour et l'anniversaire du décès ou des funérailles ; — d) Quand on célèbre un service pour une personne absente dont on vient d'apprendre la mort ; e) *In anniversariis late sumptis*, v. g. quand on célèbre un service chaque année, à jour fixe, dans une église ou une communauté, pour les bienfaiteurs.

En dehors de ces cas, l'office des morts se célèbre *ritu simplici*.

5o Combien d'oraisons doit-on chanter dans les grand'messes de *Requiem* ?

a) Une seule, toutes les fois que l'office et conséquemment la messe sont du rite double.

b) Trois oraisons, dans les messes *quotidiennes*, c'est-à-dire qui se chantent en dehors des circonstances énumérées ci-dessus ; telles sont les messes que les fidèles font célébrer pour les âmes du purgatoire, surtout pendant le mois de novembre.

6o Combien d'oraisons faut-il dire dans les messes basses de *Requiem* ?

a) Une seule, — dans toutes les messes du 2 novembre (*Rubrique*) ; — dans celles qui se disent à l'occasion des funérailles, selon le privilège accordé par le décret général du 8 juin 1896 (*Ordo* de la Province de Montréal, 1897, p. 4), et dans les limites tracées par le même décret ; — enfin, les 3e, 7e et 30e jour, — et à l'anniversaire *etiam late sumpto*, pourvu que l'office *occurrent* (selon la rubrique et les anciens décrets) permette les messes votives privées.

b) Trois oraisons au moins, — dans toutes les autres messes basses, quand bien même, en vertu d'un indult, elles seraient dites dans un jour double.

7o Si la récitation de l'office est omise dans les circonstances indiquées ci-dessus (No 4), la messe perd-elle le privilège du rite double ? — Non.

8o Quelles sont les règles à suivre concernant la récitation de la prose *Dies iræ* ?

Notre décret nous fournit deux réponses explicites et claires :

a) Elle est d'*obligation*, dans toutes les messes chantées, quelque soit le nombre des oraisons ; — et de plus, dans toutes les messes basses où l'on ne dit qu'une oraison.

b) Elle est *ad libitum*, dans toutes les messes basses dites avec trois oraisons.

## FETES TITULAIRES

DECRETUM S. R. C.

*In Quebecen., 13 decemb. 1896.*

1o *An titolare festum alicujus ecclesie, a die 31 decembris ad quintam januarii occurens, habeat octavam ?*

*Ad idem : affirmative, juxta rubricas.*

Selon une Rubrique qui se trouve au commencement de chaque volume du Bréviaire, après la table d'occurrence "De octavis quæ non sunt in Kalendario, nihil fit... a die 17 decembris usque ad "Epiphaniam." — De là plusieurs auteurs concluaient que les Titulaires qui tombent le 31 décembre (Sainte-Mélanie), ou l'un des jours suivants : Sainte-Geneviève, 3 janvier, — Saint-Télesphore, 5 janvier, n'ayant pu commencer leur octave avant l'Épiphanie, ne pouvaient la continuer après cette fête. Mais, d'après une autre Rubrique, une fête double de 1re classe peut trouver place et avoir la mémoire de son octave pendant l'octave de l'Épiphanie ; d'où quelques auteurs concluaient, que l'empêchement cessant le 6 janvier, rien ne s'opposait à ce que l'octave du titulaire eût dès lors sa commémoration.

La S. Congrégation des Rites a donné son interprétation officielle selon la seconde opinion.

Ainsi, dans l'Église où saint Télesphore est titulaire, on fera mémoire des jours *infra ejus octavam* dans l'office et la messe à partir des Laudes du 7 janvier, jusqu'aux Laudes du 11 janvier inclusivement. — L'octave privilégiée de l'Épiphanie n'admettant que des fêtes doubles de 1re classe, le dernier jour de l'octave du Titulaire n'aura que la mémoire de ses 1res Vêpres, de ses Laudes, de sa Messe et de ses 2es Vêpres.

Le tableau des Titulaires du diocèse de Valleyfield doit donc être corrigé comme il suit : *5 januarii, S. Telesphori, P. et M. — 7 id. et diebus sequent., comm. Octavie usque ad 12 inclusive.*

## SUR L'AFFILIATION DES CONFRÉRIES

Dans le but de participer aux indulgences, les confréries s'empressent de solliciter de telle ou telle archiconfrérie de même nom et de même but l'affiliation ou agrégation. Elles doivent pour cela faire parvenir au directeur de l'archiconfrérie, qui est souvent le supérieur d'un Ordre régulier ou d'une congrégation religieuse, des lettres testimoniales où l'évêque certifie l'érection de la confrérie et donne son consentement à l'affiliation. Le directeur de l'archiconfrérie donne alors un diplôme d'affiliation. Or, parmi les directeurs des archiconfréries, l'usage s'était répandu de délivrer un certain



nombre de diplômes signé d'avance, la date et les indications relatives à la confrérie à ériger ou à agréger demeurant en blanc ; on envoyait ces diplômes en dépôt à des supérieurs réguliers locaux ou à des secrétaires d'évêché; lorsqu'on demandait à ces derniers une affiliation, ils se contentaient de remplir les blancs et remettaient directement les diplômes. Cette pratique, déjà réprouvée par la décision rendue pour Angoulême (Engolismen., 3 décembre 1892), est de nouveau déclarée insuffisante par le même décret du 20 mai 1896 : les érections et affiliations ainsi faites sont nulles.

#### ANNIVERSAIRE EPISCOPAL

**Si electio episcopi nunquam fuerit proclamata in Consistorio.  
Anniversarium desumatur a data Brevis.**

Rme ac Illme Domine,

Quoddam dubium proponebatur ab Amplitudine Tua circa diem in qua debet Episcopus celebrare anniversarium suæ electionis, cui per præsentem litteras respondere aggredior.

Juxta regulam generalem debet Episcopus Ordinarius celebrare anniversarium diei in quo ejus electionis in Consistorio secreto proclamata fuit. Ita sæpius declaravit S. Rituum Congregatio. Idque intelligendum est etiam in casu quo Episcopus habuerit Breve pontificium, consecratus fuerit et Dioceseos possessionem acceperit antecederet ad celebrationem Consistorii. Nam eadem S. Congregatio interrogata : « Utrum decretum in « Alifaxien. » juxta quod dies electionis Episcopi, quoad anniversarium in diocesi celebrandum, non ea est, qua Bullæ datæ fuerunt, sed illa qua fuit in Consistorio proclamatus, spectat etiam ad Episcopos per Sacram Congregationem de Propaganda Fide institutos, qui frequenter Bullas receperunt Dioceseos possessionem acceperunt, imo consecrati fuerunt aliquo tempore ante Consistorium in quo proclamantur ? » Respondit : « Affirmative » die 13 Decembris 1895. Decret. VIII, in « Quebecen. » Quod si electio nunquam fuit in Consistorio proclamata, tunc celebrandum erit anniversarium diei in quo datum est Breve Pontificium. Hoc enim est unicum documentum solemne, quod manet in substitutione non habitæ proclamationis in Consistorio.

Rome, 1896.

M. Card. LEDOCHOWSKI. *Præf.*

Illmo ac Rmo DD. N. Archiepo in Statibus Fœd. Amer.

**DUBIA CIRCA MISSAS DE REQUIE IN ORATORIIS  
SEPULCRETI**

Nonnulli Ecclesiarum Rectores sequentia Dubia super legitima interpretatione Decreti « Aucto, » die 8 Iunii anno nuper elapso 1896 editi, circa Missas privatas de Requite, die et pro die obitus indultas, Sacrae Rituum Congregationi resolvenda humiliter proposuerunt, videlicet :

I. Privilegium circa Missas lectas de Requite ex praefato Decreto concessum sacellis sepulcreti, favetne sive Ecclesiae vel Oratorio publico ac principali ipsius sepulcreti, sive aliis Ecclesiis vel Cappellis, extra coemeterium, subter quas ad legitimam distantiam alicujus defuncti cadaver quiescit ?

II. Missae privatae de Requite, quae sub expressis conditionibus celebrari possunt praesente cadavere, licitoerunt in quibuslibet Ecclesiis vel Oratoriis sive publicis sive privatis ?

III. Hujusmodi missae privatae de Requite celebrari poterunt sine applicatione pro Defuncto, cujus cadaver est vel censetur praesens ?

IV. Eodem pariter Missae possuntne celebrari diebus non duplicibus, qui tamen festa duplicia I classis excludunt, uti ex. gr. feria IV Cinerum ?

Et sacra eadem Congregatio ad relationem subscripti Secretarii, exquisita sententia Commissionis Liturgicae, omnibusque mature perpensis, respondendum censuit :

Ad I. Negative ad utrumque.

Ad II. Affirmative, dummodo cadaver sit physice vel moraliter praesens ; sed, si agatur de Ecclesiis et Oratoriis publicis, fieri debet etiam funus cum missa exequiali.

Ad III. et IV. Negative.

Atque ita rescripsit et servari mandavit, die 12 Januarii 1897.

CAI. Card. ALOISI-MASELLA, S. R. C. Pref.

L. S.

D. PANICI, Sec

## LE MONDE RELIGIEUX

---

**Rome.** — Le Saint-Père a inauguré solennellement, les 2 mars, les salles de l'appartement Borgia, au Vatican, si célèbres par leurs peintures classiques et si splendidement restaurées par la munificence de Léon XIII. Le Sacré-Collège et le Corps diplomatique, invité à cette inauguration, ont offert au Souverain Pontife l'hommage de leurs félicitations. Sa Sainteté a été heureuse de constater encore une fois, comme Elle l'avait fait dans son récent discours aux cardinaux, que le Vatican est l'arche d'alliance entre la vraie beauté et la vraie religion.

Le Saint-Père a fait distribuer aux assistants une brochure illustrant les travaux de restauration accomplis dans les salles Borgia.

**France.** — Le prince Louis de Bourbon-Sicile, comte d'Aquila, vient de mourir à Paris à l'âge de 73 ans. C'était le dernier enfant vivant du roi François 1<sup>er</sup> de Sicile, l'oncle par conséquent du roi François II. Il avait épousé la princesse Januaria de Bragance, sœur de l'empereur du Brésil dom Pedro. Il était commandant en chef de la marine napolitaine, au moment de la révolution ; il dut s'exiler, et vint à Paris. L'exil lui pesant et sa fortune ayant été dissipée, il fit, pour une soumission au roi d'Italie, des démarches qui le brouillèrent avec son neveu et qui ne lui apportèrent aucun avantage. Depuis cette époque il vivait à l'écart, s'occupant de peinture.

**Angleterre.** — S. E. le cardinal Vaughan écrit que la moyenne des conversions en Angleterre, pour les années dernières, est de 600 par mois.

— Le Rév. Basile William Maturin, autrefois pasteur de l'Eglise épiscopaliennne de Saint-Clement, à Philadelphie, et célèbre prédicateur anglican, vient de se convertir à la foi catholique, en Angleterre. Il s'est retiré au collège des jésuites de Beaumont, Old Windsor, Berkshire.

— La réponse des archevêques anglicans à la Bulle *Apostolicæ curæ* vient de paraître.

Les primats de Cantorbéry et d'York ont adopté pour leur

réponse la forme de l'encyclique. Cette lettre est divisée en vingt sections. La question concernant la réordination de John Gordon est traitée à part, dans un appendice.

Cette lettre, écrite au nom de tous les évêques anglicans, exprime, en divers endroits, des idées incompatibles avec l'enseignement rappelé par le Souverain Pontife. Il est à remarquer cependant que les auteurs de la réponse affirment leur respect pour Léon XIII, qu'ils appellent « notre vénérable Frère, » et rendent en partie justice à ses nobles intentions.

**Allemagne.** — Frédéric II, roi de Prusse, n'était pas un dévot, chacun sait cela. Mais il était assez intelligent pour comprendre la part qui doit revenir à la religion dans les écoles. Par une loi spéciale, en 1763, il obligea tous les enfants à suivre l'école jusqu'à ce qu'ils connussent la doctrine chrétienne. Chaque classe devait commencer par la prière, et par l'enseignement religieux durant au moins une heure. Des avis particuliers sont adressés aux maîtres qui doivent être eux-mêmes bons chrétiens, prier avec ferveur pour eux-mêmes et leurs élèves, et s'appliquer à former ceux-ci surtout à la vertu.

**Afrique.** — Le R. P. Streicher, des Pères Blancs, originaire du diocèse de Nevers et âgé de 36 ans, vient d'être nommé évêque titulaire de Tabarca et vicaire apostolique du Victoria Nyanza septentrional.

Il remplace Mgr Guillermain, décédé récemment.

**Canada.** — A Montréal, le 17 mars, a été célébré, avec grande pompe, le cinquantenaire de la création de la paroisse irlandaise de Saint-Patrice. Officiant, Mgr O'Connor, évêque de Peterborough ; prédicateur, Rév. J. Lynch, curé d'Utica, N. Y. ; assistance de NN. SS. Emard, Larocque et Decelles.

— Son Excellence, Mgr R. Merry del Val, prélat romain, envoyé par le Saint-Siège au Canada en qualité de délégué apostolique, est arrivé à Québec le 31 mars.

— A Laprairie, célébration des noces d'or de l'asile de la Providence, fondé il y a un demi siècle par la Révérende Mère Gamelin. Messe pontificale chantée par Mgr Decelles ; sermon par Mgr Emard.

**Etats-Unis.** — De récentes statistiques nous apprennent qu'il y a actuellement dans les écoles catholiques des Etats-Unis environ un million d'élèves : voici le tableau qu'on a dressé, et auquel il faudrait ajouter un certain nombre d'écoles spéciales dont les rapports ne sont pas parvenus.

Province de New-York.....	205,234
“ Cincinnati.....	156,445
“ Boston.....	122,235
“ Philadelphie.....	107,326
“ Chicago.....	77,960
“ Milwaukee.....	54,726
“ Saint-Louis.....	43,450
“ Nouvelle Orléans.....	41,114
“ Baltimore.....	31,286
“ San Francisco.....	29,460
“ Dubuque.....	27,959
“ Saint-Paul.....	27,777
“ Oregon City.....	12,174
“ Santa Fé.....	8,925
	<hr/>
	946,101

## OBITUAIRE

A *Montréal*, au Monastère des Carmélites, sœur IRMA-ZOÉ (MARIE DE SAINT-JEAN-BAPTISTE), conventuelle de Reims, France, une des fondatrices à Montréal, décédée le 16 mars. (61 ans).

A *Lunenburg*, à la maison provinciale des Sœurs des SS. NN. de J. et M., sœur M.-HERMELINDE (MARIE DAZÉ), décédée le 7 mars 1897. (48 ans).

A *Oklah, Cal.*, à la maison provinciale des Sœurs des SS. NN. de J. et M., sœur MARIE-TERESA (MARY-TERESA DAWSON), décédée le 6 mars 1897. (33 ans).

A *Key-West, Fla.*, à la maison provinciale des Sœurs des SS. NN. de J. et M., sœur M.-WALBURGA (LAETITIA MONAGHAN), décédée le 30 mars 1897. (30 ans).

A *Key-West, Fla.*, à la maison provinciale des Sœurs des SS. NN. de J. et M., sœur JEANNE-F. DE CHANTAL (ELLEN COUGHLIN), décédée le 30 mars 1897. (25 ans).